

La psychologie de l'enfant sur les bancs de l'école

Des neurosciences à la psychologie cognitive, les connaissances sur l'enfant ont beaucoup progressé depuis le début du 21^e siècle. De quoi faire bouger les lignes en matière d'éducation ? Oui, en théorie !

L'avancée des connaissances et les nouveaux champs de la psychologie de l'enfant ont induit des changements dans les pratiques enseignantes. En 1995, les programmes de l'Éducation nationale mentionnaient déjà les « rythmes de développement » spécifiques des élèves et la variété des modes d'accession aux savoirs. Pour s'assurer de la transmission des connaissances, les enseignants devaient ainsi s'adapter au fonctionnement cognitif des élèves.

La pratique du travail de groupe en est l'exemple. Les programmes scolaires actuels recommandent de « développer le travail en groupe et le travail collaboratif » pour aider les élèves à apprendre. Les travaux de psychologues tels qu'Albert Bandura (p. 58) ont souligné l'importance de travailler avec autrui. L'augmentation de la confiance en soi et le sentiment d'appartenance sociale qui en résultent ont des effets positifs sur les performances.

HUGO ALBANDEA

D'une manière générale, la notion d'autonomie est devenue un objectif fondamental. Elle renvoie au besoin de se sentir acteur de ses apprentissages et de faire l'expérience de la réussite (1). Deux principes omniprésents dans les programmes et repris par de nombreux enseignants et d'associations pédagogiques telles que la fondation La Main à la pâte, qui place l'expérience des élèves au cœur de la transmission.

De nouvelles bases pour la pédagogie

Récemment, Céline Alvarez, ex-enseignante et auteure de *Les Lois naturelles de l'enfant*, s'est appuyée sur la pédagogie Montessori et les neurosciences pour souligner que l'enfant est naturellement « câblé » pour apprendre (2). La mission de l'enseignant serait de libérer ce potentiel, en basant sa pratique sur les dernières découvertes : bienveillance, autonomie, environnement stimulant, classe multiniveaux, etc. On retrouve ici certaines idées de pédagogues du 20^e siècle, validées cette fois par les neurosciences. L'expérimentation menée par C. Alvarez pendant trois ans dans une classe de maternelle a donné de bons résultats. Reste à savoir s'ils sont dus à une pratique appuyée sur la

neuropédagogie ou aux aménagements dont a bénéficié le dispositif (classe de 24 élèves, moyens importants, deuxième adulte en permanence dans la classe).

Par ailleurs, les tenants de la pédagogie explicite – inspirée de la « *direct instruction* » nord-américaine – affirment que l'enseignement peut être construit sur la base de publications scientifiques (3). Des chercheurs comme Steve Bissonnette au Canada ou Patrick Rayou en France estiment que les professeurs doivent expliciter le plus possible leurs objectifs et leurs attentes. Ils proposent en outre un enseignement séquencé et piloté par le professeur, et un travail systématique de la mémoire, avec des exercices de réactivation.

Un remède aux difficultés ?

Les découvertes sur la psychologie de l'enfant seraient-elles l'antidote aux maux de l'école ? Les partisans de la pédagogie explicite ne sont pas les seuls à le penser. Des psychologues ont également abordé la question des violences scolaires. Ces dernières années, les problèmes de discipline ou de harcèlement se sont vus proposer de nouvelles solutions : développement des compétences psychosociales

des enfants, communication non violente et bienveillante, ou approche systémique de Palo Alto qui propose des thérapies brèves pour élèves ou enseignants subissant des violences. Les résultats semblent au rendez-vous, contrairement aux méthodes traditionnelles telles que la punition aujourd'hui discréditée (1). Sur le terrain, les pratiques changent lentement, avec encore 60 % d'élèves de primaire punis, parfois à répétition.

Par ailleurs, l'accueil de ces élèves dits « à besoins spécifiques » a fait survenir le domaine médicopsychologique dans les classes. Depuis 2005, les programmes exhortent les enseignants à faire réussir tous les élèves, quel que soit leur handicap (dysorthographe, dyscalculie, enfants malvoyants ou malentendants, p. 66-69). Le problème est qu'il n'y a guère que les (rares) psychologues scolaires qui soient compétents en la matière. Les enseignants, très peu formés sur le sujet, peuvent se trouver démunis. Selon le sociologue Stanislas Morel, on observe une médicalisation de l'échec scolaire (5). L'auteur estime que l'échec des élèves face aux savoirs fondamentaux (lire, écrire, compter) est régulièrement attribué à des causes psychologiques : l'enfant manquerait d'autonomie, serait victime d'un parasitage de la pensée ou aurait une pathologie de type « dys ». Le professeur, incapable de prendre en charge ces pathologies, aurait alors recours à un agent externe à la classe : psychologue scolaire, orthophoniste, centre médicopsychologique... S. Morel perçoit ici un danger. L'école pourrait oublier que les difficultés ne sont pas seulement liées à des pathologies organiques, elles sont aussi le fait de différences socio-culturelles qu'il conviendrait de pallier dans les classes (ou du moins essayer). En effet, la psychologie ne peut pas se substituer au travail pédagogique, même si elle peut être un point d'appui pour faire évoluer l'éducation. ●



Patricia W/Adobe

Pour une école au rythme des enfants

Faut-il commencer la classe plus tard ? Prolonger la pause méridienne ? Depuis les années 1960, la psychophysiologie étudie (entre autres) les rythmes « naturels » de l'enfant. Hubert Montagner, tête de file de la discipline en France, a longtemps plaidé pour une réforme des rythmes scolaires. Selon le chercheur, le décalage entre le temps scolaire et le temps de l'enfant se répercuterait sur les apprentissages. Ce serait même un facteur d'échec scolaire. « *Le regard et l'attention visuelle soutenue constituent un fil conducteur auquel l'enfant se rattache en permanence pour intégrer ses découvertes en un tout cohérent* », affirme-t-il. Or, certaines périodes de la journée telles que le début d'après-midi seraient plus propices à la sieste qu'aux efforts d'attention. Ce n'est pas tout, H. Montagner postule que la temporalité des apprentissages est propre à chaque individu : il faudrait donc permettre à chacun de travailler à son rythme. Si la psychophysiologie n'a pas eu gain de cause sur tous les plans, certaines de ses propositions ont influencé la politique scolaire, comme la prolongation des vacances de la Toussaint (2 semaines au lieu de 10 jours) (1). ● H.A.

(1) Hubert Montagner, *En finir avec l'échec scolaire. L'enfant, ses compétences et ses rythmes*, Bayard, 1996.

(1) Christine Bayeux (dir.), *Psychologie et scolarités*, Presses universitaires de Provence, 2016.

(2) Céline Alvarez, *Les Lois naturelles de l'enfant*, Les Arènes, 2016.

(3) Centre Alain-Savary, dossier « Enseigner explicitement ». <http://centre-alain-savary.ens-lyon.fr/CAS/documents/publications/docs-enseignement-plus-explicite/dossier-ressource-explicite>

(4) Éric Debarbieux (dir.), *L'Impasse de la punition à l'école. Des solutions alternatives en classe*, Armand Colin, 2018.

(5) Stanislas Morel, *La Médicalisation de l'échec scolaire*, La Dispute, 2014.